

ÉGLISE ET ROYAUME

10 octobre 2023

<i>La Bonne Nouvelle du Royaume</i>	<i>2</i>
Jésus annonce le Royaume	2
L'espérance comme condition de la vie chrétienne.....	5
<i>Articuler Église et royaume</i>	<i>8</i>
Le caractère eschatologique de l'Église	8
L'Église en pèlerinage sur la terre.....	9
L'Église ouverture du Royaume sur le monde	12
<i>L'Église dans le monde comme signe du Royaume</i>	<i>14</i>

Aujourd'hui, nous allons continuer à parler de l'Église en essayant de comprendre sa juste place dans la bonne nouvelle du Salut. Je voudrais rappeler le sens du mot « juste » : il faut l'entendre au sens de « ajusté », « à sa juste place ». Et c'est une grâce que Dieu donne d'être « juste », à condition que les hommes l'acceptent.

Lecture d'une photo : l'Église du ciel et l'Église de la terre



- Contraste entre l'horizontalité de l'alignement des fenêtres, de la vie quotidienne des habitants, et la verticalité de l'Église, tout élancée vers le ciel.

- L'ordinaire des habitations et la statue dorée à l'or fin.
- La vierge qui présente l'enfant : le mystère de l'incarnation
- L'Église de la terre et l'Église du ciel : celle qui s'accroche sur des fondations larges et celle qui se détache au-dessus du monde.
- L'Église au milieu de la ville, mais l'Église séparée de la ville par l'espace du bois du sanctuaire (bois dont une partie a brûlé récemment, marque des catastrophes naturelles et du changement climatique à l'échelle locale)

Comment l'Église peut-elle vivre dans cette contradiction que représente son appartenance au divin et sa réalité terrestre ?

Pour essayer de trouver quelques pistes pour avancer dans cette question, nous allons suivre Jésus parcourant les chemins de Palestine et l'écouter.

La Bonne Nouvelle du Royaume

Jésus annonce le Royaume

Le terme « Royaume » ou « Règne » (*basileia*) est utilisé abondamment par le Jésus des Évangiles dans sa prédication, presque comme un leitmotiv. Il se trouve mis si souvent dans la bouche de Jésus qu'il semble exprimer assez exactement sa propre nature et sa propre intuition.

Alors que le terme « Église » ne se rencontre dans les Évangiles que deux fois et seulement chez Matthieu (Mt 16, 18 et Mt 18, 17), on constate dans les Évangiles synoptiques (Matthieu, Marc et Luc) un emploi massif du terme « Royaume » ou « Règne » : 50 fois chez Matthieu, 39 fois chez Luc, 15 fois chez Marc ; chez Jean, le terme apparaît 5 fois : 2 fois dans l'entretien avec Nicodème (Jn 3) et 3 fois dans l'entretien avec Pilate (Jn 18).

Marc et Matthieu : le Royaume est proche

La première formulation de la prédication de Jésus, telle que nous la rapportent Marc et Matthieu, mentionne le « Règne de Dieu » ou le « Règne des cieux » :

« Le temps est accompli, et le Règne de Dieu s'est approché : convertissez-vous et croyez à l'Évangile. » (Mc 1, 15),

« A partir de ce moment, Jésus commença à proclamer : 'Convertissez-vous : le Règne des cieux s'est approché » (Mt 4, 17).

Luc : la venue de Jésus s'identifie au Royaume.

Luc ne retient pas cette formulation pour l'inauguration de la vie publique de Jésus mais, à sa place, il nous rapporte l'épisode de sa première prédication à la synagogue de Nazareth. Ce récit est significatif car ce sont les caractéristiques du Règne de Dieu que Jésus annonce, lorsqu'il reprend à son compte les termes d'Isaïe (Is 61, 1-2) dans une prophétie messianique :

« (...) annoncer la Bonne Nouvelle aux pauvres (...) proclamer aux captifs la libération et aux aveugles le retour à la vue, renvoyer les opprimés en liberté, proclamer une année d'accueil par le Seigneur. » (Lc 4, 18).

On peut dire que la venue de Jésus s'identifie au Royaume.

Les béatitudes : le programme du Royaume

Ce Royaume, Jésus en définit le programme à partir du texte d'Évangile qui l'inaugure, les Béatitudes (Mat 5, 3-10)



Heureux les pauvres de cœur, le
 Royaume des cieux est à eux
 Heureux les doux, ils auront la terre en
 partage
 Heureux ceux qui pleurent, ils seront
 consolés
 Heureux ceux qui ont faim et soif de la
 justice, ils seront rassasiés
 Heureux les miséricordieux, il leur sera
 fait miséricorde
 Heureux les cœurs purs, ils verront Dieu
 Heureux ceux qui font œuvre de paix, ils
 seront appelés fils de Dieu
 Heureux ceux qui sont persécutés pour
 la justice, le Royaume des cieux est à
 eux

Nous pouvons y lire les trois caractéristiques du Royaume

- Le Royaume est une affaire de **bonheur**, et le bonheur est lié au fait de vivre avec Dieu. Le bonheur est une chose paradoxale, en apparence il s'agit de choses négatives dans les béatitudes. Face à ces propositions, nous ne pouvons qu'être décontenancés, chercher à aller au fond de nous-mêmes, interroger le primordial, chercher la vérité au-delà des apparences, fouiller pour trouver l'essentiel. Le bonheur est lié à la consistance, à la profondeur de la vie. On peut dire que le Royaume est affaire de **foi**.
- Le Royaume est une affaire **collective**, ce n'est pas une affaire individuelle : toutes les béatitudes sont au pluriel. On peut dire que le Royaume est de l'ordre de l'amour, de la **charité**.
- Le présent du Royaume est au **futur** : toutes les béatitudes sont au futur, sauf celles qui nous certifient que nous possédons le Royaume. Dans la vie chrétienne, le Royaume est à la fois présent et futur. La vie chrétienne est eschatologique : on vit aujourd'hui de ce Royaume qui n'est que mystérieusement présent, et que le futur nous dévoilera. On peut dire que le Royaume fait intervenir **l'espérance**.

Les paraboles du Royaume

- Le Royaume est comparable à un trésor qui était caché dans un champ, et qu'un homme a découvert : il le cache à nouveau et, dans sa joie, il s'en va, met en vente tout ce qu'il a, et il achète ce champ. (Matthieu 13, 44)
- Il en est du Royaume de Dieu comme d'un homme qui jette la semence en terre : qu'il dorme ou qu'il soit debout, la nuit et le jour, la semence germe et grandit, il ne sait comment. D'elle-même la terre produit d'abord l'herbe, puis l'épi, enfin du blé plein l'épi. (Marc 4, 26-28)
- A quoi allons-nous comparer le Royaume de Dieu, ou par quelle parabole allons-nous le représenter ? C'est comme une graine de moutarde : quand on la sème en terre, elle est la plus petite de toutes les semences du monde ; mais quand on l'a semée, elle monte et devient la plus grande de toutes les plantes

fourragères, et elle pousse de grandes branches, si bien que les oiseaux du ciel peuvent faire leurs nids à son ombre. (Marc 4, 30-32)

- Il en va du Royaume des cieux comme d'un homme qui a semé du bon grain dans son champ. Pendant que les gens dormaient, son ennemi est venu et a semé de l'ivraie en plein milieu du blé et il s'en est allé. Quand l'herbe eut poussé et produit l'épi alors apparut aussi l'ivraie. Les serviteurs du maître de maison vinrent lui dire : « Seigneur, n'est-ce pas du bon grain que tu as semé dans ton champ ? D'où vient donc qu'il s'y trouve de l'ivraie ? » Il leur dit : « C'est un ennemi qui a fait cela. » Les serviteurs lui disent : « Alors, veux-tu que nous allions la ramasser ? » « Non, dit-il, de peur qu'en ramassant l'ivraie, vous déraciniez le blé avec elle. Laissez l'un et l'autre croître ensemble jusqu'à la moisson, et au temps de la moisson, je dirai aux moissonneurs : ramassez d'abord l'ivraie et liez là en bottes pour la brûler. Quant au blé, recueillez-le dans mon grenier. » (Mat 13, 24-30)
- Les pharisiens lui demandèrent : « Quand donc vient le Règne de Dieu ? » Il leur répondit : « Le Règne de Dieu ne vient pas comme un fait observable. On ne dira pas : le voici, ou : le voilà. En effet, le Règne de Dieu est parmi vous. (Luc, 17, 20-21)

Nous ne pouvons pas lire toutes les paraboles qui nous parlent du Royaume. Ces quelques extraits importants pour nous donnent des indices :

- Le royaume est un trésor, quelque chose d'important, qui mérite de s'y investir. Mais c'est un trésor qui ne vient pas de l'homme.
- Le Royaume est quelque chose en apparence dérisoire, mais le monde entier est concerné, toute l'humanité et tout l'univers : voir les oiseaux qui font leur nid dans la plante de moutarde.
- Le royaume concerne l'homme qui a sa part dans le Royaume (il faut quelqu'un pour semer la graine), mais en même temps, l'homme ne peut pas grand-chose au Royaume, car c'est Dieu qui fait pousser la semence.
- Le royaume concerne **le présent et l'avenir tout à la fois** : la graine est bien présente dans le champ, mais la récolte n'est pas encore là. Nous vivons le royaume sous le régime de la promesse, et non de l'accomplissement. Le royaume des cieux est promesse, mais dans le présent, l'ennemi est toujours présent, et le mal se manifeste autant que le bien. Faire disparaître totalement l'ivraie avant la moisson n'est pas du pouvoir des serviteurs.

Annoncer l'Évangile : Jésus et/ou le Royaume

Les disciples de Jésus semblent avoir identifié la Bonne Nouvelle du Royaume avec l'événement Jésus-Christ. C'est pourquoi, dans les Évangiles, ils annoncent aussi bien Jésus-Christ que le royaume.

En ressuscitant Jésus d'entre les morts, Dieu a vaincu la mort et, dans le Christ, il a inauguré définitivement son Règne. Pendant sa vie terrestre, Jésus est le prophète du Royaume et, après sa Passion, sa Résurrection et son Ascension au ciel, il participe à la puissance de Dieu et à son pouvoir sur le monde (cf. Mt 28, 18; Ac 2, 36; Ep 1, 18-21).

La résurrection du Christ confère une portée universelle au message du Christ, à son action et à toute sa mission. Les disciples se rendent compte que le Royaume est déjà présent dans la personne et Jésus, et qu'il est instauré peu à peu dans l'homme et dans le monde par un lien mystérieux avec lui.

Après la Résurrection, ils prêchaient le Royaume, annonçant que Jésus est mort et ressuscité. [...] C'est sur l'annonce de Jésus-Christ, avec qui s'identifie le Royaume, qu'est centrée la prédication de l'Église primitive. Aujourd'hui, il faut de même unir *l'annonce du Royaume de Dieu* (le contenu du « kérygme » de Jésus) et *la proclamation de l'événement Jésus-Christ* (c'est-à-dire le « kérygme » des Apôtres). Jean Paul II, Encyclique *Redemptoris missio*, n° 16. (1990)

L'espérance comme condition de la vie chrétienne

D'une façon radicalement différente, sans faire appel à des images, et sans employer le terme « royaume », Paul et Jean développent cette même idée : le salut est perçu comme déjà présent, mais également comme une promesse, mais pas encore pleinement vécu. On est dans le « déjà là » et le « pas encore » en même temps.

Un temps favorable, un *Kairos* : « Déjà là » et « pas encore »

1 Jean 3, 1-3

Voyez de quel grand amour le Père nous a fait don : nous sommes appelés enfants de Dieu ; et nous le sommes ! Voilà pourquoi le monde ne peut pas nous connaître : il n'a pas découvert Dieu. Mes bien-aimés, dès à présent nous sommes enfants de Dieu, mais ce que nous serons n'a pas encore été manifesté. Nous savons que, lorsqu'il paraîtra, nous lui serons semblables, puisque nous le verrons tel qu'il est. Et quiconque fonde sur lui une telle espérance se rend pur comme lui est pur.

Dans cette lettre de Jean voit apparaître le mot « espérance ». Voir qu'il vient après un raisonnement : nous sommes enfants de Dieu, mais ça ne se voit pas encore.

Dans la lettre aux Romains, Paul situe la situation présente comme une attente, quelque chose d'inachevé.

Ro 8, 18-26

J'estime en effet que les souffrances du temps présent sont sans proportion avec la gloire qui doit être révélée en nous. Car la création attend avec impatience la révélation des fils de Dieu : livrée au pouvoir du néant – non de son propre gré, mais par l'autorité de celui qui l'a livrée – elle garde l'espérance, car elle aussi sera libérée de l'esclavage de la corruption, pour avoir part à la liberté et à la gloire des enfants de Dieu. Nous le savons en effet : la création tout entière gémit maintenant encore dans les douleurs de l'enfantement. Elle n'est pas la seule : nous aussi, qui possédons les prémices de l'Esprit, nous gémissons intérieurement, attendant l'adoption, la délivrance de notre corps. Car nous avons été sauvés, mais c'est en espérance. Or, voir ce qu'on espère n'est plus espérer : ce que l'on voit, comment l'espérer encore ? Mais espérer ce que nous ne voyons pas, c'est l'attendre avec persévérance.

Ainsi pour Paul, la vie chrétienne est une vie dynamique, en mouvement, en chemin vers un futur pressenti mais non pas vu. C'est pour lui, la définition même de l'espérance.

Le temps que nous vivons est donc un entre deux, un « déjà là » et un « pas encore ». Le grec emploie pour ce temps particulier le terme « *kairos* », que nous traduisons souvent par

« temps favorable ». Ceci a des conséquences pour l'Église, qui elle aussi se trouve être en tension entre un « déjà-là » et un « pas encore ».

La vie dans l'attente

Les premiers chrétiens attendaient l'avènement du Royaume. Pour la première génération, il s'agissait d'une attente qui devait être assez courte. Beaucoup pensaient voir cet avènement de leur vivant, s'étonnaient même du retard, comme en témoigne ce passage de la première aux Thessaloniens, peut-être le plus ancien écrit du NT.

1 Th 4, 15-18 Voici ce que nous vous disons, d'après une parole du Seigneur : nous, les vivants, qui serons restés jusqu'à la venue du Seigneur, nous ne devancerons pas du tout ceux qui sont morts. Car lui-même, le Seigneur, au signal donné, à la voix de l'archange et au son de la trompette de Dieu, descendra du ciel : alors les morts en Christ ressusciteront d'abord ; ensuite nous, les vivants, qui serons restés nous serons enlevés avec eux sur les nuées, à la rencontre du Seigneur, dans les airs, et ainsi, nous serons toujours avec le Seigneur.

Mais dès les premières générations passées, il a fallu se rendre à l'évidence. Le Royaume se faisait attendre, et il fallait installer l'Église dans la durée.

C'est ce dont témoigne les épîtres qu'on appelle deutéro-pauliniennes, qui ne sont pas de Paul lui-même, et dont la rédaction est plus tardive. On a ici un exemple avec la seconde épître aux Thessaloniens.

2 Th 2, 1, 15 Au sujet de la venue de Notre Seigneur Jésus-Christ et de notre rassemblement auprès de lui, nous vous le demandons, frères : n'allez pas trop vite perdre la tête. [...] Tenez bon et gardez fermement les traditions que nous vous avons enseignées, de vive voix ou par lettre.

Il s'agit de ne pas perdre la tête, de tenir dans la durée, de trouver une façon de vivre en Église qui soit pertinente et adaptée. Notez l'importance de « garder les traditions que nous vous avons enseignées »

L'épître aux Éphésiens, l'épître aux Colossiens, les épîtres à Tite et à Timothée sont également des témoins de cette recherche.

Autre témoin de cette nécessité de tenir dans la durée : la seconde lettre de Pierre, l'écrit le plus tardif du NT :

2 Pi, 3, 3-14 « Où en est la promesse de son avènement ? Car depuis que les pères sont morts, tout demeure dans le même état qu'au début de la création. » [...] Il y a une chose, mes amis, que vous ne devez pas oublier : pour le Seigneur, un seul jour est comme mille ans et mille ans sont comme un jour. [...] C'est pourquoi, mes amis, dans cette attente, faites un effort pour qu'il vous trouve dans la paix, nets et irréprochables. [...] Tenez-vous sur vos gardes, ne vous laissez pas entraîner par les impies qui s'égarent et ne vous laissez pas arracher à votre assurance ! Mais croissez dans la grâce et la connaissance de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ. À lui soit la gloire dès maintenant et jusqu'au jour de l'éternité. Amen.

Voilà le programme proposé à l'Église dans ce temps de l'entre-deux : tenir, faire des efforts, ne pas perdre confiance. Mais également, toujours rendre gloire au « Seigneur et Sauveur Jésus-Christ ».

Vivre sur la terre en citoyens du ciel

Dans ce contexte d'entre-deux, la question de la façon de vivre en chrétien sur la terre s'est tout de suite posée. C'est tout le rapport au monde qui est interrogé. Les chrétiens doivent-ils vivre hors du monde pour pouvoir vivre la radicalité de l'Évangile ? Doivent-ils être présents dans le monde ? Un rapide examen de la notion de « monde » est important pour mieux comprendre l'articulation du monde, de l'Église et du Royaume.

Dans certains textes bibliques (AT), le monde est l'ensemble de ce qui existe en référence à Dieu comme créateur, auteur et source. Le monde est donc ici l'équivalent de ce qu'on nomme « la Création », même si la relation de la créature au Créateur peut être faussée et requérir une libération. Sorti des mains de Dieu, le monde manifeste donc la bonté et la sagesse de Dieu. C'est le monde qui est aimé de Dieu et dont Dieu veut le salut. Mais dans d'autres textes on peut voir un autre point de vue : le monde, c'est la vie humaine se voulant auto suffisante, et par conséquent, se décidant sans aucune référence à Dieu. Sous cet angle, le monde est négation et péché. Dans le NT lui-même, on voit des traces de ces deux façons de voir le monde.

- **La totalité des choses créées et aimées par Dieu → aimer le monde**
Dieu en effet a tant aimé le monde qu'il a donné son fils unique, pour que tout homme qui croit en lui ne périsse pas et ait la vie éternelle. Car Dieu n'a pas envoyé son Fils dans le monde pour juger le monde, mais pour que le monde soit sauvé par lui. Jean 3, 16-17
- **La totalité des choses créées sous l'emprise du mal et incapable d'accéder à Dieu → se détacher du monde**
Ne savez-vous pas que l'amitié envers le monde est hostilité contre Dieu ? Celui qui veut être ami du monde se fait donc ennemi de Dieu Jac 4, 4
N'aimez pas le monde, ni ce qui est dans le monde. Si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est pas en lui, puisque tout ce qui est dans le monde – la convoitise de la chair, la convoitise des yeux et la confiance orgueilleuse dans les biens – ne provient pas du Père, mais provient du monde. 1 Jean 2, 15-16

L'Épître à Diognète est un document de la toute fin du 2^{ème} siècle. Il présente des choix importants qui ont été faits par les premiers chrétiens pour vivre ce temps de l'attente. De ces choix qui ont été faits par nos prédécesseurs, nous sommes les héritiers et l'héritage est à faire vivre, malgré nos défauts et limites.

Les chrétiens ne se distinguent des autres hommes ni par le pays, ni par le langage, ni par les coutumes. Car ils n'habitent pas de villes qui leur soient propres, ils n'emploient pas quelque dialecte extraordinaire, leur genre de vie n'a rien de singulier. Leur doctrine n'a pas été découverte par l'imagination ou par les rêveries d'esprits inquiets ; ils ne se font pas, comme tant d'autres, les champions d'une doctrine d'origine humaine.

Ils habitent les cités grecques et les cités barbares suivant le destin de chacun ; ils se conforment aux usages locaux pour les vêtements, la nourriture et le reste de l'existence, tout en manifestant les lois extraordinaires et vraiment paradoxales de leur manière de vivre. Ils résident chacun dans sa propre patrie, mais comme des étrangers domiciliés. Ils s'acquittent de tous leurs devoirs de citoyens, et supportent toutes les charges comme des étrangers. Toute terre étrangère leur est une patrie, et toute patrie leur est une terre étrangère. Ils se marient comme tout le monde, ils ont des enfants, mais ils n'abandonnent pas leurs nouveau-nés. Ils prennent place à une table commune, mais qui n'est pas une table ordinaire.

Ils sont dans la chair, mais ils ne vivent pas selon la chair. Ils passent leur vie sur la terre, mais ils sont citoyens du ciel. Ils obéissent aux lois établies, et leur manière de vivre est plus parfaite que les lois. Ils aiment tout le monde, et tout le monde les persécute. On ne les connaît pas, mais on les condamne ; on les tue et c'est ainsi qu'ils trouvent la vie. Ils sont pauvres et font beaucoup de riches. Ils manquent de tout et ils tout en abondance. On les méprise et, dans ce mépris, ils trouvent leur gloire. On les calomnie, et ils y trouvent leur justification. On les insulte, et ils bénissent. On les outrage, et ils honorent. Alors qu'ils font le bien, on les punit comme des malfaiteurs. Tandis qu'on les châtie, ils se réjouissent comme s'ils naissaient à la vie. Les Juifs leur font la guerre comme à des étrangers, et les Grecs les persécutent ; ceux qui les détestent ne peuvent pas dire la cause de leur hostilité.

En un mot, ce que l'âme est dans le corps, les chrétiens le sont dans le monde. L'âme est répandue dans les membres du corps comme les chrétiens dans les cités du monde. L'âme habite dans le corps, et pourtant elle n'appartient pas au corps, comme les chrétiens habitent dans le monde, mais n'appartiennent pas au monde. L'âme invisible est retenue prisonnière dans le corps visible ; ainsi les chrétiens : on les voit vivre dans le monde, mais le culte qu'ils rendent à Dieu demeure invisible. La chair déteste l'âme et lui fait la guerre, sans que celle-ci lui ait fait de tort, mais parce qu'elle l'empêche de jouir des plaisirs ; de même que le monde déteste les chrétiens, sans que ceux-ci lui aient fait de tort, mais parce qu'ils s'opposent à ses plaisirs.

L'âme aime cette chair qui la déteste, ainsi que ses membres, comme les chrétiens aiment ceux qui les détestent. L'âme est enfermée dans le corps, mais c'est elle qui maintient le corps ; et les chrétiens sont comme détenus dans la prison du monde, mais c'est eux qui maintiennent le monde. L'âme immortelle campe dans une tente mortelle : ainsi les chrétiens campent-ils dans le monde corruptible, en attendant l'incorruptibilité du ciel. L'âme devient meilleure en se mortifiant par la faim et la soif ; et les chrétiens, persécutés, se multiplient de jour en jour. Le poste que Dieu leur a fixé est si beau qu'il ne leur est pas permis de le désert.

Cette façon de vivre entre une présence sur la terre qui prend au sérieux les façons de vivre des contemporains, sans les fuir, en prenant ses responsabilités, et la conscience d'une citoyenneté autre sera baptisée par les théologiens contemporains « tension eschatologique ». L'image de l'Église en pèlerinage est largement utilisée dans la liturgie, et elle est présente dans la constitution dogmatique sur l'Église *Lumen gentium* du Concile Vatican II

Articuler Église et royaume

À partir de l'époque constantinienne, l'Église a un peu perdu de cette notion de provisoire, d'appartenance au monde tout en ayant une citoyenneté au ciel, et elle s'est un peu trop souvent imaginée comme réalisant sur la terre le Royaume. Au XX^e siècle, cette perception de salut réalisé mais pas totalement accompli, cette notion de temps de « l'entre-deux » a été largement redécouverte, en même temps que le renouveau de la théologie de l'Église. Cela est perceptible tout au long du document *Lumen gentium* et particulièrement au chapitre VII intitulé *Le caractère eschatologique de l'Église en pèlerinage et son union avec l'Église du ciel*. Un bien grand mot, eschatologie, et une image presque familière : le pèlerinage.

Le caractère eschatologique de l'Église

Le titre de ce chapitre comporte le mot « eschatologie », qui demande une explication.

« *Eschata* », ce sont les choses de la fin. Le mot eschatologie est un mot récent, il date des facultés de théologie du XIX^e siècle. On est encore dans la période individualiste du christianisme occidental, et on s'intéresse alors à la destinée de chacun : la mort, le jugement, l'enfer, le ciel. Vous avez évoqué ces sujets l'année dernière pendant le cours d'anthropologie.

À partir du début du XX^e siècle, on redécouvre l'importance de l'aspect social et communautaire de la vie chrétienne (Henri de Lubac publie au début des années 30 un livre important : « Catholicisme. Les aspects sociaux du dogme. ») La question de la fin se trouve donc déplacée vers la destinée du monde et de l'humanité.

Par ailleurs, l'attention à la lecture de l'Évangile entraîne une redécouverte de l'importance du Royaume dans la prédication de Jésus.

On va donc réfléchir à l'articulation du Royaume, et de l'Église, qu'on va de plus en plus comprendre comme une Église dans ce temps de « l'entre deux ».

CHAPITRE VII :

Le caractère eschatologique de l'Église en pèlerinage et son union avec l'Église du ciel

48. Caractère eschatologique de la vocation chrétienne

L'Église, à laquelle dans le Christ Jésus nous sommes tous appelés et dans laquelle par la grâce de Dieu nous acquérons la sainteté, n'aura que dans la gloire céleste sa consommation, lorsque viendra le temps où sont renouvelées toutes choses (Ac 3, 1) et que, avec le genre humain, tout l'univers lui-même, intimement uni avec l'homme et atteignant par lui sa destinée, trouvera dans le Christ sa définitive perfection (cf. Ep 1, 10 ; Col 1, 20 ; 2 P 3, 10-13).

L'Église en pèlerinage sur la terre

Le terme « pèlerinage » va être largement utilisé pour définir la condition de l'homme et de l'Église dans ce temps de l'entre deux.

Quelques notions sur le pèlerinage

Les pèlerinages sont multiples, et pour parler de choses proches de nous, à part le terme « pèlerinage », nous avons peut-être du mal à percevoir ce qui fait l'unité entre Compostelle, Lourdes et le petit pèlerinage paroissial auquel nous participons peut-être.

Le pèlerinage, dans la tradition ecclésiale, s'entend d'un voyage particulier effectué à destination d'un lieu saint et, au terme du voyage, la vénération accordée au « centre » spirituel du lieu : tombeau, relique, icône, etc.¹

Le pèlerinage, dans toute tradition religieuse, se définit par trois termes.

- Le départ

Le départ est marqué par un abandon, par le fait de laisser derrière soi quelque chose, des habitudes, des certitudes, sa maison. En quelque sorte, le départ est conversion. La figure biblique de référence est bien évidemment celle d'Abraham, qui quitte Ur en Chaldée sans savoir où il va, sur une promesse entendue qui justifie l'exil et l'errance.

C'est un départ qui se prépare, à la fois matériellement et spirituellement.

¹ Michel Stavrou, Sœur Jean-Marie Valmigrè, *Le pèlerinage comme démarche ecclésiale*, (Paris : Thélès, 2004).



Pour l'Église, ce départ, c'est à la fois le départ le jour de Pentecôte, mais également le départ chaque fois qu'elle doit se convertir, repartir, trouver un nouveau modèle d'existence et de présence au monde. Bien évidemment, ces départs, ces conversions, il y en a toujours à faire. Mais l'histoire de l'Église nous montre qu'en 20 siècles d'existence, elle a traversé des périodes de départs, d'abandon de ses certitudes et de ses façons d'être, bref des périodes de conversion.

- La quête d'un lieu saint

Le lieu saint, c'est un site biblique, un lieu habité par la présence d'un saint qui y a fait une expérience spirituelle forte. C'est en fait une réalité sacramentelle, iconique : elle révèle quelque chose du Royaume déjà présent.

Ainsi, à Lourdes, la place des « malades » permet de réaliser quelque chose d'un Royaume où les pauvres sont à la première place, de montrer que le corps du Christ est un corps brisé, mais un corps d'espérance.

Également à Lourdes, les processions, la musique, laissent entrevoir quelque chose d'un Royaume où sans fin les saints chantent la gloire de Dieu.

Ici, Fatima.



- La marche

Mais le lieu saint ne s'atteint pas sans effort. Le pèlerin traditionnel, marche, les yeux tournés vers le sanctuaire qui l'attend.



Dans le pèlerinage traditionnel, le lieu saint était atteint par la marche, vers Jérusalem tout d'abord, puisque pour les chrétiens après les juifs, Jérusalem a été le lieu saint par excellence. Les pèlerins médiévaux ont pris la route vers Saint Jacques quand la route de Jérusalem s'est trouvée fermée. D'étapes en étapes, ils ont traversé les villages, se sont arrêtés dans les abbayes et les monastères, ont repris la route matin après matin

La marche, c'est d'un côté l'effort physique, voire une certaine souffrance. L'angoisse également de trouver un lit et de la nourriture chaque jour. D'un autre côté, elle permet l'ouverture à la beauté de la création et à plus grand que soi, l'émerveillement de se découvrir capable de traverser des épreuves et d'exister, les rencontres.

La route renvoie à celui qui est certes l'alpha et l'oméga, mais également le chemin a sa consistance propre.

Saint Benoit Labre, le pèlerin russe, ont passé leur vie à marcher, symbolisant ainsi la quête de l'absolu, du Royaume, impossible à trouver sur cette terre.

Ces différents aspects du pèlerinage ont servi de modèles à l'Église, l'Occident étant plus sensible à la marche, l'Orient au rassemblement préfigurant le Royaume céleste.

La figure collective du peuple de l'Exode qui prit la route et traversa le désert sur l'ordre de son Dieu – qui lui était d'une proximité brûlante – demeure le type, surtout en Occident, de l'Église « in statu patriae », tandis que plus sensible à l'Orient est l'icône de la Pentecôte dans son aspect eschatologique de Parousie inaugurée. Dans la première de ces figures ecclésiologiques, l'Église est vue comme un peuple en mission dans le monde, ayant le Christ à sa tête : c'est l'image de la procession, du pèlerinage vers le Royaume. Dans la seconde figure, l'Église est vue comme un peuple rassemblé autour du Christ des derniers jours, ce qui explique pourquoi l'Eucharistie est apparue comme le fondement de la structure de l'Église.²

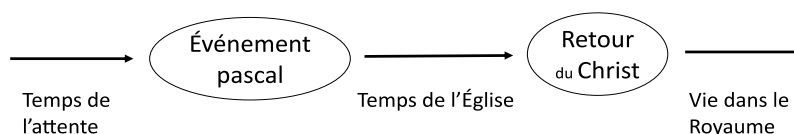
Comment ces modèles peuvent-ils s'articuler avec la question eschatologique ?

L'Église en marche

² Ibid. 37.



L'image de l'Église en pèlerinage est celle d'une Église en marche, une Église synodale : « marcher ensemble ». C'est une Église qui a les yeux fixés sur le Royaume. Mais c'est également une Église qui souffre, qui peine, qui fait ce qu'elle peut. Cette représentation permet de bien situer un temps intermédiaire, un temps de « l'entre deux », en attendant le retour du Christ (le temps « avant dernier » pour le pasteur Dietrich Bonhoeffer, une grande figure du XX^e siècle). L'Église est en quelque sorte responsable de témoigner du Royaume pendant ce temps intermédiaire, voire, par son activité, de préparer l'accomplissement final du Royaume.



L'Église ouverture du Royaume sur le monde

Une autre dimension du pèlerinage, celle de la vénération du peuple assemblé au lieu saint, permet d'équilibrer la vision eschatologique de l'Église et de marquer mieux la présence actuelle du Royaume.

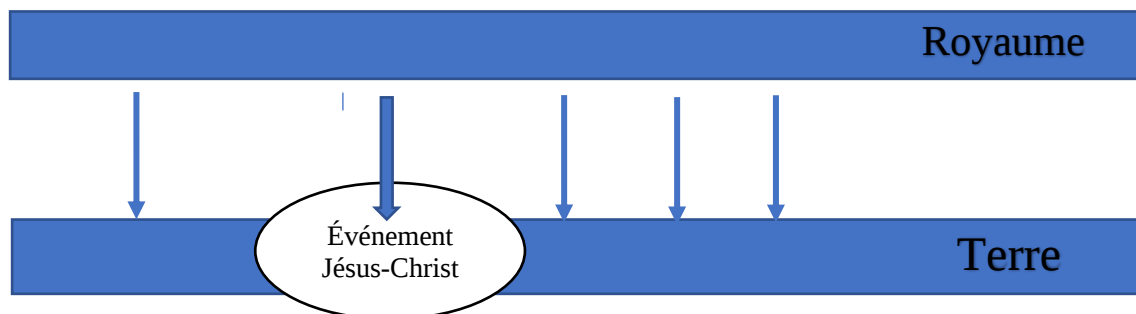
Lorsque Jésus parcourait la campagne de Galilée, il y avait comme une coïncidence entre la terre et le Royaume, dont ont pu être témoins ceux qui ont suivi ou rencontré Jésus.

Jésus est venu pour abolir la distance entre l'homme et Dieu, qu'il appelle Père, entre le monde et le Royaume.



« Vous verrez le ciel ouvert et les anges de Dieu monter et descendre au-dessus du Fils de l'homme » Jean 1, 51. (allusion au récit du songe de Jacob dans Gen 28,12)

Si les chrétiens et l'Église doivent en quelque sorte prolonger la mission du Fils, grâce à l'Esprit, ils doivent faciliter une certaine disparition de cette distance entre les hommes et le Royaume, aider à la communication entre Dieu et l'homme.



Il s'agit d'intégrer l'eschatologie dans le temps présent, de vivre la « tension eschatologique ».

Attention à ne pas se tromper de sens : c'est Dieu qui se communique à l'humanité !

« Voici que je me tiens à la porte et je frappe. Si quelqu'un ouvre la porte, j'entrerai chez lui et je prendrai la cène avec lui. Et lui avec moi. » Ap, 3, 20.

Maintenir la porte ouverte par laquelle Dieu peut se communiquer, c'est l'anti Babel, l'épisode fameux de la Genèse où les hommes veulent bâtir une tour pour aller jusqu'à Dieu. Le travail de l'homme, le travail de l'Église, c'est de faciliter par l'accueil cette présence de Dieu. C'est ce que montrent parfaitement toutes les paraboles sur les semences.

Apprendre à voir dans l'histoire et dans nos vies la coïncidence du Royaume dans certains événements, petits ou grands à l'échelle humaine, locale ou individuelle.

L'Église dans le monde comme signe du Royaume

Les deux schémas permettent une compréhension de la vie chrétienne en Église tout à fait valable.

Le Royaume, nous l'avons vu, est une réalité collective, et comme son Évangile, Dieu est pour tous ! Dire que le Royaume est une réalité collective, c'est affirmer qu'il fonde une communauté de foi, de vie et de mission.

L'Église est la forme visible socialement de cette communauté : c'est donc elle qui, en tant que groupe social constitué, reçoit mission de porter la Bonne Nouvelle, l'Évangile. L'Église est l'espace dans lequel chacun des évangélisés devient à son tour évangéliste, transmettant et partageant la Bonne Nouvelle. Cf Paul : « Je vous ai transmis ce que j'avais moi-même reçu ». (1Co, 15, 3)

Force de communion, l'Évangile est forcément également diffusion et partage. Une des raisons d'être de l'Église est de rendre possible cette commune responsabilité évangélique.

Cette responsabilité évangélique comporte deux écueils, que l'histoire de l'Église est loin d'avoir évités complètement :

- L'écueil de se croire en charge de construire sur la terre le Royaume, et donc d'une prise de possession de ce qui ne revient qu'à Dieu, le Royaume. Ceci a été la tentation de l'Église pendant une très grande partie de son histoire.
- L'écueil de la mise à l'écart, du rejet dans l'avenir de l'espérance qui nous porte, et donc de la démission par rapport au temps présent. Cela peut être une tentation actuelle pour l'Église.

Quel que soit l'option eschatologique choisie, on constate que l'Église est confrontée tout au long de son histoire à des grandes questions, et que les choix faits à une époque pour y répondre risquent de l'entraîner quelques siècles plus tard dans des impasses.

Le Royaume, c'est la réalité dernière, dévoilée dans et par le Christ. Pour reprendre l'expression de Bonhoeffer, toutes les réalités du monde ne sont que des réalités avant dernières. Le Royaume, ou le Règne de Dieu, c'est la destinée du monde en Jésus-Christ, « les cieux nouveaux et la nouvelle terre » mystérieusement commencés. C'est ce que le monde ne peut se donner par lui-même, mais qu'il doit accueillir de Dieu seul.

C'est à partir du Royaume, et de son lien avec le mystère pascal que nous pourrions un peu mieux comprendre à quoi sert l'Église. C'est pourquoi le texte de *Lumen gentium* dès le n° 5 lie l'existence de l'Église et sa fonction au Royaume.

5. Le Royaume de Dieu

Le mystère de l'Église sainte se manifeste en sa fondation. En effet, le Seigneur Jésus posa le commencement de son Église en prêchant l'heureuse nouvelle, l'avènement du règne de Dieu promis dans les Écritures depuis les siècles : « que les temps sont accomplis et que le Royaume de Dieu est là » (Mc 1, 15 ; Mt 4, 17). Ce Royaume, il brille aux yeux des hommes dans la parole, les œuvres et la présence du Christ. [...] Et quand Jésus, ayant souffert pour les hommes la mort de la croix, fut ressuscité, il apparut que Dieu l'avait fait Seigneur, Christ et Prêtre pour l'éternité, et il répandit sur ses disciples l'Esprit promis par le Père. Aussi l'Église, pourvue des dons de son fondateur, et fidèlement appliquée à garder ses préceptes de charité, d'humilité et d'abnégation, reçoit mission d'annoncer le Royaume du Christ et de Dieu et de l'instaurer dans toutes les nations, formant de ce Royaume le germe et le commencement sur la terre. Cependant, tandis que peu à peu elle s'accroît, elle-même aspire à l'achèvement de ce Royaume, espérant de toutes ses forces et appelant de ses vœux l'heure où elle sera, dans la gloire, réunie à son Roi.

Il faut cependant sortir de l'idée de la nécessité de l'Église : c'est Dieu qui sauve le monde, et non l'Église. Dieu n'a pas besoin de l'Église pour sauver le monde, comme son Royaume peut se manifester en apparence loin de l'Église.

Mais la forme évangélique du salut nécessite une visibilité, et Dieu n'aime pas une visibilité triomphante. C'est pourquoi l'Église est dans le monde pour que soit repérable une forme de vie concrète qui manifeste la proposition et l'accueil du salut.

Revenons à l'enseignement de Jésus sur le Royaume

Il leur dit une autre parabole : « Le Royaume des cieux est comparable à du levain qu'une femme prend et enfouit dans trois mesures de farine, si bien que toute la masse lève. » Mat 13, 33

N'est-ce pas ce que l'auteur de la lettre à Diognète avait compris ?

L'âme est enfermée dans le corps, mais c'est elle qui maintient le corps ; et les chrétiens sont comme détenus dans la prison du monde, mais c'est eux qui maintiennent le monde.